


600092839.



# NOUVEAUX APERÇUS

SUR LE

# VOCALISME INDO-EUROPÉEN

PRÉCÉDÉS

D'UNE ANALYSE CRITIQUE DES SYSTÈMES
ACTUELLEMENT EN VIGUEUR

PAR

P. REGNAUD

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON




PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1883



# EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

**BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES**, publiée sous les auspices du Ministère de l'instruction publique. Format in-8° raisin.

1[er] fascicule: La Stratification du langage, par Max Müller, traduit par L. Havet. — La Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques, par G. Curtius, traduit par A. Bergaigne. 4 fr.
2e fascicule: Etudes sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon. 1re part.: l'Astenois, le Boulonnais et le Ternois, avec 2 cartes. Epuisé.
3e fascicule: Notes critiques sur Colluthus, par Ed. Tournier. 1 fr. 50
4e fascicule: Nouvel Essai sur la formation du pluriel brisé en arabe, par Stanislas Guyard. 2 fr.
5e fascicule: Anciens glossaires romans, corrigés et expliqués par F. Diez. Traduit par A. Bauer. 4 fr. 75
6e fascicule: Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte, par G. Maspero. 10 fr.
7e fascicule: La vie de Saint Alexis, textes des xie, xiie, xiiie et xive siècles, publiés par G. Paris, membre de l'Institut, et L. Pannier. Epuisé.
8e fascicule: Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, par Gabriel Monod, et par les membres de la Conférence d'histoire. 6 fr.
9e fascicule: Le Bhâminî-Vilâsa, texte sanscrit, publié avec une traduction et des notes par Abel Bergaigne. 8 fr.
10e fascicule: Exercices critiques de la Conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier. 10 fr.
11e fascicule: Etudes sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon. 2e partie: les Pagi du diocèse de Reims, avec 4 cartes. 7 fr. 50
12e fascicule: Du genre épistolaire chez les anciens Egyptiens de l'époque pharaonique, par G. Maspero. 10 fr.
13e fascicule: La Procédure de la Lex Salica. Etude sur le droit Frank (la fidejussio dans la législation Franke; — les Sacebarons; — la glosse malbergique), travaux de M. R. Sohm, professeur à l'Université de Strasbourg, traduit par M. Thevenin. 7 fr.
14e fascicule: Itinéraire des Dix mille. Etude topographique par F. Robiou, professeur à la faculté des lettres de Rennes, avec 3 cartes. 6 fr.
15e fascicule: Etude sur Pline le jeune, par Th. Mommsen, traduit par C. Morel. 4 fr.
16e fascicule: du C dans les langues romanes, par Ch. Joret. 12 fr.
17e fascicule: Cicéron. Epistolæ ad Familiares. Notice sur un manuscrit du xiie siècle par Charles Thurot, membre de l'Institut. 3 fr.
18e fascicule: Etude sur les Comtes et Vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000, par R. de Lasteyrie. 5 fr.
19e fascicule: De la formation des mots composés en français, par A. Darmesteter. Epuisé.
20e fascicule: Quintilien, institution oratoire, collation d'un manuscrit du xe siècle, par Emile Châtelain et Jules Le Coultre. 3 fr.
21e fascicule: Hymme à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par Eugène Grébaut, avocat à la Cour d'appel de Paris. 22 fr.
22e fascicule: Pleurs de Philippe le Solitaire, poème en vers politiques publié dans le texte pour la première fois d'après six mss. de la Bibliothèque nationale par l'abbé Emmanuel Auvray, licencié ès lettres, professeur au petit séminaire du Mont-aux-Malades. 3 fr. 75.
23e fascicule: Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par James Darmesteter. 4 fr.
24e fascicule: Précis de la Déclinaison latine, par M. F. Bücheler, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. 8 fr.
25e fascicule: Anis el-'Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheref-eddin-Râmi, traduit du persan et annoté par Ch. Huart. 5 fr. 50
26e fascicule: Les Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par M. Bréal, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, accompagné d'un album de 13 planches photogravées. 30 fr.
27e fascicule: Questions homériques, par F. Robiou. 6 fr.
28e fascicule: Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud, 1re partie. 9 fr.
29e fascicule: Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire, par J. Darmesteter. 12 fr.
30e fascicule: Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, par C. R. Lepsius, traduit par W. Berend, avec des additions de l'auteur et accompagné de 2 pl. 12 fr.
31e fascicule: Histoire de la ville de St-Omer et de ses institutions jusqu'au xive siècle, par A. Giry. 20 fr.
32e fascicule: Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.
33e fascicule: Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au xiiie et au xive siècle, par G. Fagniez. 12 f.
34e fascicule: Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 10 fr.
35e fascicule: Mélanges publiés par la section historique et philologique. Avec 10 planches grav. 15 fr.
36e fascicule: La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par A. Bergaigne. Tome 1er. 12 fr.
37e fascicule: Histoire critique des règnes de Childerich et de Chlodovech, par M. Junghans, traduit par G. Monod, et augmenté d'une introduction et de notes nouvelles. 6 fr.
38e fascicule: Les Monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles et antiques), 1re partie, par E. Ledrain. 12 fr.
39e fascicule: L'Inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique avec trois appendices et un glossaire par H. Pognon. 1re partie. 6 fr

NOUVEAUX APERÇUS

SUR LE

# VOCALISME INDO-EUROPÉEN

PRÉCÉDÉS

D'UNE ANALYSE CRITIQUE DES SYSTÈMES
ACTUELLEMENT EN VIGUEUR

PAR

P. REGNAUD

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON



LYON
IMPRIMERIE PITRAT AINÉ
4, RUE GENTIL, 4

1883

# NOUVEAUX APERÇUS

SUR LE

# VOCALISME INDO-EUROPÉEN

PRÉCÉDÉS

D'UNE ANALYSE CRITIQUE

DES

SYSTÈMES ACTUELLEMENT EN VIGUEUR

Cet opuscule est le résumé préalable des leçons que je me propose de faire sur le vocalisme indo-européen, si les idées dont elles découlent reçoivent l'approbation des savants. Ainsi s'en expliquent le tour et l'économie.

## I

Cette année, Messieurs, nous reprendrons nos études sur le vocalisme indo-européen, examiné principalement dans le sanskrit et les deux langues classiques, le grec et le latin. Je me propose de vous soumettre des faits qui semblent de nature à jeter un nouveau jour sur quelques points importants du domaine scientifique que je viens d'indiquer, et, en particulier,

sur l'identité d'origine, au moins dans la plupart des cas, de l'*ô* et de l'*o* dans l'ensemble de la famille aryenne et par suite de l'*î* et de l'*i*, qui en dérivent par l'intermédiaire de l'*û* et de l'*u*. Ce point de vue, autant que je sache, est neuf ; en tous cas, il diffère essentiellement des théories qui ont été adoptées jusqu'ici, d'une manière plus ou moins générale, sur ces difficiles questions. Il en découle pour moi une tâche préalable qui consiste à analyser rapidement ces théories et à vous indiquer les principales objections qu'elles encourent. Ce sera du même coup justifier mes efforts pour y substituer une conception nouvelle qui me paraît simultanément conforme aux faits que nous examinerons et aux lois générales du langage.

Le système d'explication et de classification du vocalisme indo-européen qui est à la fois le plus ancien et le plus célèbre, est celui que Bopp emprunta dans ses données générales aux grammairiens hindous et auquel Schleicher a fourni sa formule rigoureuse et définitive. Indiquons-en les traits principaux.

L'aryen ou l'indo-européen primitif, d'où sont dérivés les différents dialectes qui en composent la famille, possédait trois voyelles fondamentales, *a*, *i*, *u*, dont la combinaison avec *a* et *a* + *a*, ou *â*, a donné naissance à des voyelles dites *renforcées* de deux degrés (*guṇa* et *vṛddhi* des grammaires sanskrites). L'ensemble de ces combinaisons est représenté par le tableau suivant.

| ÉTAT SIMPLE | PREMIER RENFORCEMENT | DEUXIÈME RENFORCEMENT |
|---|---|---|
| *a*. . . . | *a* + *a* = *aa* | *a* + *aa* = *âa* |
| *i*. . . . | *a* + *i* = *ai* | *a* + *ai* = *âi* |
| *u*. . . . | *a* + *u* = *au* | *a* + *au* = *âu* |

Les différents signes simples ou complexes, qui figurent à ce tableau sont les prototypes d'où dérivent dans la plupart des cas, et moyennant certaines modifications sur lesquelles nous n'avons pas à nous arrêter, les voyelles brèves, les longues et les diphthongues de toutes les langues d'origine aryenne.

Ce système, qui a eu presque force de dogme jusqu'à ces dernières années, soulève tout d'abord deux objections préjudicielles auxquelles il est impossible de ne pas attacher une grande importance.

La première, c'est que, comme je l'ai déjà dit, il est emprunté presque de toutes pièces à Pânini et aux écoles grammaticales de l'Inde ancienne. Or, si Pânini, et ses prédécesseurs comme ses disciples, ont été de sagaces observateurs et de patients analystes, s'ils ont excellé à grouper des faits extérieurement identiques sous des étiquettes conventionnelles dont le grand mérite, pour l'enseignement oral d'une science aussi compliquée que celle de la grammaire sanskrite, consistait à permettre d'en résumer les principes dans une série de brèves formules, merveilleusement adaptées à la mnémotechnie qu'exigeaient de semblables conditions; il faut bien reconnaître en même temps, que tout leur savoir est purement empirique, qu'ils n'ont jamais cherché les raisons profondes de la relation des phénomènes soumis à leur examen, qu'ils ne se sont jamais élevés à des conceptions supérieures aux faits, et surtout qu'ils ont manqué d'éléments de comparaison et d'explication empruntés aux langues congénères, dont ils ignoraient, sinon l'existence, du moins la parenté avec le sanskrit. Pour que, dans un pareil état de choses, ils eussent découvert le véritable système vocalique indo-européen, il eût fallu que le sanskrit reflétât ce système avec une transparence et une fidélité qui ne sont ni vraisemblables, ni démontrées par les recherches de la science moderne.

Une seconde objection, préalable à toute étude des faits, résulte des conséquences mêmes qu'entraîne la théorie du renforcement vocalique entendue, du moins comme elle l'a été en Europe. Il est douteux, en effet, que les Hindous aient attaché quelque importance, ou qu'ils aient même réfléchi, à la question connexe de la chronologie relative des formes. Peu leur importait de savoir si un mot *cit-ta*, par exemple, était antérieur ou non à *cet-as*. L'essentiel pour eux était de ramener l'un et l'autre

à une base hypothétique *cit*, qui rendait compte de leur commune origine, moyennant certains changements réguliers dont ils donnaient la formule. Un pareil procédé semblait bien impliquer le caractère postérieur de la forme la plus éloignée de l'aspect sous lequel on présentait la racine ; mais je ne saurais trop répéter que les règles grammaticales des Hindous, leur phraséologie technique sont avant tout des instruments d'abréviation et de concaténation, et que c'est certainement aller au delà de l'horizon de leurs auteurs d'en tirer des conséquences qui dépassent ce but d'ordre exclusivement pratique.

Les savants d'Europe ne pouvaient rester dans ces étroites limites. Pour eux, l'admission d'une racine *cit* n'était pas une simple notation algébrique servant de point de repère pour le groupement de phénomènes connexes. Bopp et son école virent dans les racines en général, et dans *cit* en particulier, l'embryon, ou plutôt la souche très réelle et très virtuelle, de la série de formes, ou de la famille de mots, qu'ils y rattachaient à titre de rejetons ou de dérivés.

Les conséquences logiques d'une semblable manière de voir sont claires : *cetas*, descendant de *cit*, lui est postérieur, et la diphthongue $e = ai$ de l'aryen primitif est un développement de *i*, un *i renforcé* ou élevé en quelque sorte à sa première puissance.

Mais un pareil fait, comme tous ceux qui se rattachent au renforcement vocalique ainsi compris, est en contradiction formelle avec la loi la plus certaine et la plus constante du langage, une loi qu'ont reconnue et proclamée à l'envi les plus célèbres disciples du maître, Curtius aussi bien que Max Muller, celle de l'affaiblissement graduel des éléments vocaux ou des phonèmes, qu'il s'agisse de voyelles ou de consonnes. On a cru, il est vrai, pouvoir concilier cette antinomie en supposant une période de croissance du langage à laquelle correspondrait le renforcement, suivie d'une période de dégénérescence et d'usure dont l'affaiblissement serait la conséquence naturelle. L'hypothèse est ingénieuse, mais elle est gratuite. Quant à moi, je pense

que tout essai de démonstration serait, en pareille matière, également vain et également oiseux. Il est extrêmement vraisemblable, en effet, que dès l'origine du langage, son développement a été dirigé par le principe de la moindre action (dont l'affaiblissement des éléments vocaux est le signe spécial) coordonné avec les conditions physiologiques que l'homme a traversées, ou même régi par elles.

Quoi qu'il en soit, arrivons aux faits et examinons s'il n'est pas possible, aussi bien que rationnel, de les interpréter dans un sens qui s'accorde avec la tendance générale du mouvement phonétique dans les langues aryennes, en un mot, avec l'affaiblissement. J'emprunterai mes exemples au sanskrit, et cela pour une raison qui me semble péremptoire, c'est que le sanskrit est de tous les dialectes indo-européens celui qui semble le plus favorable à la théorie du renforcement ; les démonstrations faites sur ce terrain vaudront donc *a fortiori* pour les idiomes congénères.

D'après les grammairiens de l'Inde et l'école de Bopp, un substantif *ksaya*, destruction, est formé de la racine *ksi*, détruire, élevée au renforcement du premier degré *(guṇa)*, et du suffixe *a;* d'où *ksai-a*, et, avec la transformation euphonique de *i* en *y* devant une autre voyelle, *ksaya*.

Mais si, amenés par les motifs de doute que j'exposais tout à l'heure à chercher une autre explication de l'origine de *ksaya*, nous remarquons que ce mot est phonétiquement parallèle à *ksaya-ti*, troisième personne sing. du présent de l'indicatif de la racine *ksi* conjuguée à la voix active, combien ne nous semblera-t-il pas plus satisfaisant et plus en harmonie avec l'ensemble des phénomènes linguistiques de dire qu'en réalité nous avons de part et d'autre la combinaison d'une racine *ksa* et d'un suffixe *ya*, d'où la forme thématique *ksaya* ? Cette hypothèse sera confirmée d'ailleurs, tant par l'existence de cette même racine *ksa* avec un sens analogue dans *ksa-ṇo-ti*, que par celle du suffixe *ya* dans une foule de formations secondaires, et particulièrement aux temps spéciaux des verbes de la quatrième classe, parmi

lesquels rien n'empêche de ranger *ksa-ya-ti*. Quant aux formes comme *ksi-ṇa-ti*, *ksi-ṇo-ti*, *ksi-ṇa*, etc., rien ne nous empêchera non plus, si nous n'avons pas le respect superstitieux des classifications hindoues, de les considérer comme de nouveaux développements, au moyen des suffixes *na*, *no*, du thème *ksaya*, contracté en *ksi*, en vertu d'une sorte d'application linguistique de la loi d'équivalence des forces, qui fait qu'un organe n'acquiert de membres nouveaux qu'aux dépens de ceux qui existent déjà.

Une explication absolument identique nous rendra compte de la formation de *cheda*, fente, auprès de la racine *chid*, fendre. *Cheda* doit très vraisemblablement s'analyser en *cha-ya-da*, thème complexe à la base duquel nous trouvons une racine *cha*, que nous sommes autorisés à considérer comme identique à *ksa*[1], tant à cause de l'analogie significative et de la parenté bien connue des palatales et des gutturales qu'en raison des intermédiaires *kheda* et *caya*.

Toutes les formes qui se rattachent par l'élément vocalique du radical à la série de l'*i* sont susceptibles d'explications analytiques du même genre. Voyons s'il en est ainsi de celles qui appartiennent à la série de l'*u*.

De même que *ksaya* nous est donné comme le résultat du renforcement de *ksi*, *rava*, bruit, cri, proviendrait du renforcement au premier degré de la racine *ru*, crier, d'où *ro* ou *rau*, thème auquel se serait ajouté le suffixe *a* pour donner le substantif *rava*.

Eh bien, ici, comme tout à l'heure, le parallélisme de *rava* et de *ravî-ti*[2] (ou, moyennant une contraction *râu-ti*), troisième personne singulier du présent de l'indicatif de cette racine conjuguée à la voix active, nous porte à voir dans l'une et l'autre forme le développement d'une racine *ra*, ou *(k)ra*, au moyen du suffixe *va*, d'un emploi si fréquent dans tout le

[1] Dont couper est l'acception primitive,

[2] La présence de l'*i* dans les formes védiques comme *tavî-ti*, *ravî-ti* etc, sera expliquée plus loin.

domaine des langues aryennes. Nous pourrons d'ailleurs d'autant mieux expliquer le participe passé *ru-ta*, et les dérivés où le vocalisme se présente sous le même aspect, comme une contraction de **rava-ta* ou **râva-ta* que l'existence, et par conséquent la possibilité, d'une contraction semblable est attestée par le parfait *ru-râva* où la voyelle de la syllabe redoublée est bien évidemment issue de *âu* ou *âva*. Comment croire, en effet, surtout si l'on tient compte des lois qui régissent le redoublement en sanskrit et en grec, que la partie redoublée de la racine nous en offrirait la forme primitive et pure, tandis que le noyau radical aurait subi l'altération spéciale appelée renforcement ?

Si maintenant nous rapprochons le substantif *çravas*, bruit, son, de la racine *ru*, c'est-à-dire *ra-va* ou *râ-va*, en n'oubliant pas l'étroite parenté qui existe entre la sifflante palatale *ç* et la gutturale *k*, nous conjecturerons d'une manière très légitime que *çravas*, pour **kra-va-s*, est de la même famille que *ru*, pour *kru*, comme *râhu* est pour *grâhu*, c'est-à-dire que l'ancienne gutturale initiale est tombée, comme le fait a eu lieu si souvent devant *r*. Partant de là, nous considèrerons la racine *kruç*, crier, d'où le substantif *kroça*, cri, la troisième personne singulier du présent de l'indicatif actif *kroça-ti*, il crie, etc., comme un développement, au moyen d'un suffixe à gutturale, de *ru* = *kru*; et nous verrons, en conséquence, dans les dérivés précités des formes contractées pour des antécédents plus amples, **kra-va-ca*, **kra-va-ca-ti*, etc.

Il serait inutile de multiplier les exemples, et nous pouvons répéter, à propos de la série de l'*u*, ce que nous affirmions tout à l'heure pour la série de l'*i*, à savoir que toutes les formations qui en dépendent sont susceptibles d'une semblable explication.

Je n'insiterai pas en ce moment sur la série de l'*a* qui ne comporte que les deux termes *a*, *â*, parce que le parallélisme qu'on a voulu établir entre cette série et les précédentes est artificiel et qu'en général l'origine de l'*â* est sans analogie avec celle de l'*e (ai)* et de l'*o (au)*. J'aurai, du reste, l'occasion d'in-

diquer plus tard qu'ici comme ailleurs on peut substituer à l'hypothèse du renforcement des aperçus beaucoup plus plausibles.

## II

Comme il est facile de le penser, les graves objections qu'entraîne cette hypothèse, surtout quand on en cherche la confirmation en grec, en latin et dans les autres branches de la famille aryenne, ont été signalées depuis longtemps. Ce n'est pourtant qu'à une époque assez récente qu'on a tenté de substituer une nouvelle théorie du classement des racines, au point de vue du vocalisme, et des conditions d'origine de certaines voyelles, à celle que Bopp et Schleicher avaient fondée et accréditée.

En ce qui regarde les racines, ou du moins un grand nombre d'entre elles, la nouvelle école (qui a pris naissance en Allemagne, mais qui compte déjà comme promoteurs en France, M. de Saussure et M. L. Havet, professeurs attachés, le premier, à l'école pratique des Hautes Études, l'autre, à la Sorbonne), au lieu de voir dans les différents états du vocalisme des dérivés d'une même racine, des formes présentant ou non le renforcement, ce qui, comme nous l'avons vu, implique l'idée d'un développement *crescendo* des voyelles primitives, suppose, sans rien préjuger sur leur rapport chronologique, deux manières d'être du radical, l'une forte et l'autre faible, celle-ci correspondant aux racines pures de Bopp, et celle-là aux formes modifiées par le renforcement. C'est ainsi, qu'adoptant l'aspect vocalique sous lequel les racines indo-européennes apparaissent en grec (nous dirons tout à l'heure pourquoi) on établit, à titre de paradigmes, les séries suivantes :

| | FORMES FORTES | FORMES FAIBLES |
|---|---|---|
| SÉRIE *ei*, *i*, à voyelle finale. | *ei*, | *i*, aller. |
| | *kei*, | *ki*, être gisant. |
| SÉRIE *eu*, *u*. — — . . | *sreu*, | *sru*, couler. |
| SÉRIE *er*, *r*, à liquide-vocalique finale. | *bher*, | *bhr*, porter. |

| | | |
|---|---|---|
| Série *en*, *n*, à nasale-vocalique finale. | *men*, | *mn*, penser. |
| Série *ei*, *i*, à voyelle interne. . . | *deik*, | *dik*, montrer. |
| Série *eu*, *u*. — — . . | *bheugh*, | *bhugh*, courber. |
| Série *er*, *r*, à liquide-vocalique interne | *derk*, | *drk*, voir. |
| Série *en*, *n*, à nasale-vocalique interne | *bhendh*, | *bhndh*, lier. |

Un simple coup d'œil jeté sur ce tableau fait voir que la différence qui existe entre les deux formes consiste dans la présence (à la forme forte) ou l'absence (à la forme faible) de l'élément vocalique *e*. Ce rapport parfaitement régulier se manifeste même dans les cas où *e* est le signe unique de l'état fort. La racine forte *pet*, tomber, par exemple, perd *e* à l'état faible et devient *pt*, d'où πί-πτ-ο-μαι.

Rien de plus spécieux, rien de plus séduisant, reconnaissons-le, que la persistance d'une semblable relation, où il est difficile de ne pas voir la conséquence d'une loi. Cependant, n'oublions pas que la formule du renforcement se présente sous les dehors d'une régularité tout aussi flatteuse; ne perdons pas de vue, surtout, que pour pouvoir en tirer des conclusions définitives sur le vocalisme primitif, ce qu'ont fait, comme nous le constaterons, les auteurs du système, il faut être bien sûr qu'on est en présence d'un classement conforme à la nature intime des phénomènes et en reproduisant toutes les phases importantes. S'il en était autrement, si le tableau dont nous admirons l'ordonnance était pourtant artificiel, incomplet, à certains égards, nous ne pourrions y voir qu'un arrangement provisoire, d'importance surtout mnémotechnique, comme le système de Pânini; mais impropre à servir de base à des déductions qui dépasseraient le cadre même de son objet prochain.

Or, il est facile de démontrer, en s'appuyant aussi bien sur le grec que sur le sanskrit, que le sracines sont en réalité susceptibles d'autant d'*états* différents que la série vocalique dont elles dépendent comporte de nuances. Bornons-nous toutefois à constater qu'il en est trois principaux[1], les deux que nous

[1] Abstraction faite de celui qui correspond aux formations sanskrites par la *vṛdhhi*, qui requiert un examen spécial; abstraction faite également des varia-

connaissons déjà et un troisième caractérisé par la présence de *â* en sanskrit et d'une longue quelconque en grec, que le seul exemple des formes suivantes se rattachant à *sreu, sru* suffit pour mettre en pleine lumière.

SANSKRIT. — parfait, *su-srâva.*
— présent, *sra̅va-ti.*
— part. passé, *sru-ta.*

GREC. — ῥώ-ομαι,
— ῥεϝω,
— ῥυ-τός.

Peu importe qu'en grec ces formes se rapportent à deux verbes différents. Il serait tout aussi arbitraire de voir deux racines distinctes dans ῥώομαι, ῥεϝω que dans πί-πτω, πέτ-ο-μαι, et les formes sanskrites *pa-pâda, pad-ya-te.* Je n'insiste pas sur l'ο qui, en grec, alterne dans les mêmes racines avec l'ε; notons cependant que c'est par un pur jeu de mot, qu'en qualifiant cette alternance d'*ablaut*, on évite d'y voir deux états bien distincts[1]. Quoi qu'il en soit, les trois degrés dont il a été question plus haut sont indéniables. Et si l'on explique le premier, celui que caractérise l'*â* en sanskrit, par un renforcement, le système se trouve exposé aux mêmes objections que rencontre la théorie de Bopp; si, au contraire, on admet purement et simplement les trois degrés sans recourir à cette explication, on est obligé de tenir compte de *âr, ân*, etc., ainsi que des longues et des diphthongues grecques correspondantes qui se coordonnent avec *ei, i; eu, u; er, r; en, n,* — et toute l'économie de la combinaison se disloque.

A un autre point de vue, comment admettre que l'élimination de l'*e* soit la loi générale de l'affaiblissement des racines du type

tions radicales qui résultent de l'affaiblissement consonantique, comme dans στέφω et τρέπω, auprès de στρέφω.

[1] En grec, comme il est facile de le démontrer, l'ε apparaît toujours comme voyelle faible eu égard à ο.

de celles que présente le tableau ci-dessus, quand nous voyons *pet*, tomber et *sekh*, porter (formes faibles *pt*, *skh* (ἔσχον), présenter en sanskrit des dérivés comme *pede (paide)*, troisième personne singulier du présent de l'indicatif à la voix moyenne et l'infinitif *soḍhum (sauḍhum)*[1] ? Cette même loi peut-elle également rendre compte de ῥέω, auprès de ῥείω et de ῥεύσω? car je ne trouverais pas suffisante la réponse, inexacte d'ailleurs, qui consisterait à dire qu'on a là un phénomène phonétique secondaire et particulier au grec. Puis, est-on bien sûr que la transition de la forme forte à la forme faible s'effectue toujours, même dans les cas où l'on ne rencontre pas de pareilles objections, par l'*élimination* de *e* ? L'exemple du latin *dīco*, pour **diico*, venant de *deico*, et quantité d'autres semblables, présentent un affaiblissement par voie d'assimilation et non pas une élimination.

Les difficultés qu'entraîne la théorie de l'état fort et de l'état faible des racines et les conséquences qu'on en a tirées au point de vue du vocalisme ne doivent pas nous empêcher d'exposer ces conséquences et les objections particulières qu'elles soulèvent.

Nous avons vu que dans la notation des racines indo-européennes à l'état fort, les novateurs substituent l'*e* à l'*a* correspondant du sanskrit. De même, quand ils ont à transcrire une forme indo-européenne représentée par une forme grecque vocalisée avec l'*ablaut* o, ils remplacent l'*a* sanskrit par cet o, ou du moins ils superposent celui-ci à l'*a* sous la forme $\mathring{a}$ (ou $\mathring{\breve{a}}$, quand il s'agit de l'*e*), afin d'indiquer tout à la fois la valeur indo-européenne

[1] Je crois au caractère primitif de *e* et *o* dans les formes *pede*, *soḍhum*, etc.' malgré les vues de M. M. Bloomfield dans sa savante brochure, *Final* AS *before sonants in sanskrit*. Du reste, ses démonstrations pécheront, à mon avis, par la base tant qu'il n'aura pas rendu compte, à propos de *soḍaça*, de la diphthongue du gothique *saihs*, (car on ne saurait s'en tenir à l'explication empirique du changement de *i* en *ai* sous l'influence de *h*) et établi le fait très douteux que le *ḍ* de *nîḍa*, etc., est le substitut pur et simple d'un ḷ védique.

Si, comme je le crois, la racine *pad* n'est qu'une variante proethnique de la racine *pat* et si, comme je le crois aussi, ποῦς est une forme forte pour *πουσς, *πουδς, et non *ποδς, nous y trouvons la base d'une nouvelle objection.

qu'ils lui attribuent et la couleur qu'il a prise en sanskrit. C'est qu'en effet, la concordance, à cet égard, du grec et du latin surtout leur a fait admettre, contrairement à Bopp, pour qui l'*e* et l'*o* greco-latins étaient des altérations de l'*a* aryen, que la division de l'*a*, de l'*o* et de l'*e* est proethnique et que c'est le sanskrit qui a nuancé uniformément ces voyelles en *a*. Il est certain que, toute considération chronologique laissée de côté, ou mieux en se plaçant à un point de vue tout à fait abstrait, les deux hypothèses sont également possibles[1]; hâtons-nous d'ajouter qu'il est tout aussi certain qu'on n'a jamais montré clairement, à ma connaissance, comment *o* pourrait venir de *a*, ou inversement, *a* de *o* et de *e*.

J'arrive à la partie finale du système. Elle en est en même temps la plus neuve.

Les racines à liquides comme *bher* et à nasale comme *men* éliminent, avons-nous dit, aussi bien que les autres, l'*e* à la forme faible; de sorte que l'élément radical se réduit alors à *bhr*, *mn*. Mais, comment classer, au point de vue de la racine une forme elle que l'aoriste simple ἔδαρχον ou, avec une métathèse fréquente, ἔδραχον ? L'état fort aurait donné *ἔδερχον ou *ἔδορχον; de plus, la forme sanskrite correspondante *adṛçam* présente l'état faible, comme d'ailleurs tous les aoristes du même genre. Qu'en conclure, sinon que ἔδαρχον est pour *ἔδρχον et que l'α représente le développement vocalique normal, sous l'influence de l'accent, d'un phonème indivisible αρ, qu'on qualifie en conséquence de *liquide sonnante*? Devant une voyelle, αρ se contracte en ρ (*ṛ* sanskrit); mais, dès que la voyelle disparaît, la liquide sonnante reprend toute son ampleur, ou développe l'élément sonnant qu'elle tient en réserve.

On expliquera de même le participe passé τατός, pour *ταντος de la racine τεν (le ν tombe généralement en pareil cas). La forme

[1] Il m'est impossible néanmoins de ne pas signaler tout de suite ce qu'il y a de particulièrement choquant, à première vue, dans une hypothèse en vertu de laquelle le zend serait resté beaucoup plus fidèle que le sanskrit au vocalisme primitif.

forte exigerait *τετος ou *τοτος ; d'ailleurs les participes passés sont formés en général avec l'état faible de la racine (cf. le sk. *bhṛ-ta*). Donc τατός est pour τn̥τος; donc l'α appartient à la nasale dite *sonnante*, parce qu'elle jouit des mêmes propriétés et se trouve soumise aux mêmes lois que la *liquide sonnante* dont il a été question précédemment.

Remarquons que si le sanskrit possède un signe particulier *(ṛ)* pour représenter la liquide sonnante, il est dépourvu du même avantage en ce qui regarde la nasale sonnante ; aussi, en figure-t-il comme le grec la partie vocalique par un *a*, qu'il faut bien se garder de confondre avec la voyelle indépendante de même forme : *ta-ta* = **tan-ta*, pour *tn̥-ta*.

De même que j'ai réduit à sa plus simple expression l'exposé du système en ce qui regarde les liquides et les nasales sonnantes, je résumerai brièvement les principales observations critiques auxquelles il donne lieu à ce point de vue.

1° Si, comme il y a tout lieu de le croire, la forme faible des racines procède de la forme forte, comment se représenter la substitution de la partie *sonnante* de la liquide à la voyelle radicale ? Qu'il s'agisse d'une transition ou d'un *changement à vue*, le fait reste inexpliqué et paraît inexplicable.

2° On ne prouve en aucune façon que l'*a* émis, dit-on, par les lettres sonnantes ne puisse pas être considéré, dans les conditions où on le rencontre, comme un état vocalique faible eu égard au vocalisme primitif des racines.

3° N'est-il pas fort surprenant que dans des formes considérées comme munies de radicaux essentiellement faibles, les consonnes sonnantes développent en grec et en sanskrit la voyelle simple dont la tonalité est la plus forte, *a* ?

3° Comment se fait-il que le latin, si étroitement apparenté au grec présente l'*o*, l'*u* ou l'*e*, mais jamais l'*a* comme partie vocalique dégagée des sonnantes ?

4° L'hypothèse des nasales et des liquides sonnantes n'entraîne-t-elle pas dans certains cas celle de gutturales sonnantes comme pour ἐπλάχην, par exemple ?

5° Un point de détail qui prête à de graves objections, c'est l'aspect que présentent en grec les substantifs neutres en ος. La plupart d'entre eux adaptent le suffixe à une racine faible: κράτος, auprès de la racine κρειτ; μάθος, auprès de μανθάνω; μέρος, auprès de μείρομαι; πάθος et πένθος, auprès de la racine πανθ; πάγος, auprès de πήγνυμι; πέκος, auprès de πείκω; ῥάκος, auprès de ῥήγνυμι; τάχος, parallèlement à ταχύς, etc. Les quelques exceptions sont en général atténuées ou expliquées par des doublets présentant la racine faible ou des formes parallèles qui montrent aussi irrégulièrement l'état fort: ζεῦγος, auprès de ζευκτός; κεῦθος, auprès de κύθος; τεῦχος, auprès de τευκτός; ψεῦδος, auprès de ψύθος. Or, si, α représente *exclusivement* l'état faible devant une liquide ou une nasale, pourquoi a-t-on βέλος et non βαλος, μένος et non μανος, etc. ?

6° Si l'on accorde qu'au moins en latin *e* peut représenter et représente, en effet, très souvent un *a* indo-européen affaibli, si l'on compare, en outre, *gantum* et *kartum* à *gata* et *kṛta*, μανθάνω à μάθος, etc., puis, qu'on se reporte aux séries: *tata*, τατός, *tentus; nâma* et *nâman*, ὄνομα, *nomen; daça* et *daçan*, δέκα, *decem*, etc.[1], ne paraîtra-t-il pas infiniment plus vraisemblable de supposer que les racines, les suffixes et les désinences à nasales sont susceptibles de s'affaiblir, en sanskrit et en grec, par la perte de la nasale, et, en latin, par l'affaiblissement de la voyelle qui la précède, que de recourir à l'hypothèse si subtile des nasales sonnantes?

Pour d'autres objections spéciales, je me borne à renvoyer aux nombreuses irrégularités signalées par M. Meyer, *Gr. Grammatik*, § 25-30.

[1] En se plaçant au point de vue de l'hypothèse des nasales sonnantes on est obligé d'aller jusqu'à dire que dans un composé comme *daçamukha*, l'a final du thème *daça*, doit son origine à la nasale tombée!

[2] Ce qui arrive quelquefois aussi en grec comme dans πένθος, auprès de πάθος, βένθος, auprès de βάθος; ἐγγύς, auprès de ἄχος, etc.

## III

Le rapide examen qui précède avait pour but, je l'ai déjà indiqué, de montrer qu'aucune des questions qui se rattachent au vocalisme indo-européen ne semble complètement résolue et qu'il est permis, par conséquent, de tenter de nouvelles recherches dans un ordre de faits où le dernier mot est loin d'avoir été dit. Les limites que j'ai assignées à ce travail ne me permettent pas de développer *in extenso* les preuves des vues que j'ose soumettre à mon tour à l'appréciation des linguistes. Pour le moment, je ne ferai que présenter un tableau préalable de mes conclusions et essayer de justifier les plus importantes pour des raisons tirées surtout de l'étude comparative de radicaux sanskrits, grecs et latins. Plus tard, je porterai mes démonstrations sur le terrain des suffixes et des désinences, tout en les contrôlant sur des exemples empruntés aux autres branches de la famille indo-européenne.

### TABLEAU SOMMAIRE DES VOYELLES INDO-EUROPÉENNES[1]

*Série des voyelles simples*

*a*
*e* (surtout gréco-latin) ;
*i*

*Série des voyelles allongées*

*â*, indo-européen ;
η, *ê* (surtout gréco-latin.)

[1] L'arrangement en est fondé sur l'hypothèse de l'affaiblissement substituée à celle du renforcement.

*Série des voyelles complexes*

| | | |
|---|---|---|
| *ô (âu),* | *o (au)* | |
| *ê (âi),* | *e (ai)* | (affaiblissement de l'élément final). |
| *û* | *u* | (affaiblissement combiné des deux éléments). |
| *î* | *i* | (avec assimilation du premier au second). |

Les voyelles complexes sont celles dont j'examinerai d'abord l'origine et le rapport dans différents idiomes de la famille aryenne. Un premier point à constater en ce qui les concerne, c'est qu'en sanskrit toutes ou presque toutes les racines en *ar*[1] ont une double forme en *ur* (= *âvar* ou *avar*). On en peut conclure, surtout en tenant compte du fait que certains dérivés sont communs aux deux formes, que la première est faible eu égard à la seconde, c'est-à-dire qu'elle a perdu la partie labiale de l'articulation *âva*, *ava* (d'où l'*u* des racines en question et l'*o* des dérivés considérés comme soumis au *guṇa*[2]).

*Rapprochements d'où résulte l'hypothèse des deux formes précitées*

*Kur-mas*, etc., auprès de *kar*, faire.

*Gur*, crier auprès de *gar*, *jar*, même sens.

*Cûrṇa*, brisé, auprès de *çar*, même sens et de *gar*, dévorer; sens primitif, briser.

*Jur*, vieillir, auprès de *jar*, même sens.

[1] Dans un travail actuellement sous presse sur la généalogie des racines sanskrites, je crois démontrer que celles en *ar* sont primitives et que toutes les autres en dérivent. Ce qui sera prouvé pour les premières sera donc valable pour toutes. Je crois pouvoir rendre compte aussi dans le même travail de la raison d'être morphologique de l'articulation interne *âva*, possédée à l'origine par toutes les racines indo-européennes.

[2] Ces dérivés (anciens) sont rares auprès des racines qui présentent une voyelle entre la consonne initiale et *r*. Cependant on peut citer *ghora*, terrible (que je n'hésite pas à rapprocher étymologiquement de *khara*, dur et de *khala*, méchant); *lola*, agité, mobile, et *sphoṭa*, pour **sphorta* (rac. *sphuṭ* élargie et affaiblie de *sphur*).

*Jvar* et *jval*, briller auprès de *ghar*, même sens[1].

*Tur* et *tvar*, se hâter, courir; auprès de *tar*, primitivement même sens, et de *taras*, activité, agitation.

*Dhru-va*, ferme, fixe, solide pour **dhur-va*; auprès de *dhar* porter, supporter, tenir bon.

*Pûrṇa*, rempli; auprès de *par*, remplir.

*Phulla*, ouvert, part. passé de *phal*, s'ouvrir.

*Mûrṇa*, brisé, détruit; auprès de *mar*, même sens.

*Lul*, s'agiter, jouer, d'où *lola*, qui s'agite; auprès de *lal*, même sens.

*Sphur*, mettre en mouvement, faire vibrer, etc.; auprès de *spar* et *sphar*, dont le sens primitif est identique.

*Hvar* et *dhvar*, tourner autour, courber, envelopper; auprès de *var* pour **ghvar*, envelopper.

Les dérivés communs aux deux formes sont:

1° Les participes passés en *îrṇa* (cf. ceux en *ûrṇa*, comme *pûrṇa*) où l'*î*, comme toutes les analogies le prouvent, est affaibli de *û*[2]:

*îrṇa*, de la rac. *îr*, qui suppose une forme *ur* (cf. *ar* pour *avr*).

*Kîrṇa*, rac. *kar*, répandre, qui suppose un forme *kur*.

*Gîrṇa*, rac. *gar*, crier, cf. *gur*.

*Gîrṇa*, rac. *gar*, manger, qui suppose une forme *gur*.

*Cîrṇa*, rac. *car*, aller, qui suppose une forme *cur*.

*Jîrṇa*, rac. *jar*, et *jur*.

*Tîrṇa*, rac. *tar*, *tur* et *tvar*.

*Dîrṇa* et *dîna*[3] (avec chute de *r*); rac. *dar*, qui suppose une forme *dur*.

*Çîrṇa*, rac. *çar*, qui suppose une forme *çur*.

*Stîrṇa*, rac. *star*, qui suppose une forme *stur*.

[1] Cf. aussi *svar*, pour **skvar* (ce qui sera établi dans l'ouvrage déjà cité, auquel je renvoie, du reste, pour tout ce qui peut exiger une démonstration.)

[2] En se plaçant au point de vue physiologique, il ne paraît pas possible que *i* et *î* dérivent directement de *ā*, *a*.

[3] Cf. *jina* auprès de *jîrṇa*.

2° Différentes formes verbales comme :

*Ir-ya-ti*, pour **ur-ya-ti*, cf. *îrṇa*.

*Kira-ti*, pour **kura-ti ;* rac *kar*, répandre.

*Saṃ-gira-te*, pour **saṃ-gura-te*, de la rac. *gar*, appeler.

*Girati*, pour **gura-ti;* rac. *gar*, manger, dévorer.

*Ji ghar-ti*, pour **ju-ghvar-ti*;[1] rac. *ghar*, arroser et briller.

*Jî-rya-ti* pour **jûr ya ti;* rac. *jar* se briser, vieillir.

*Tira-ti* et *tîr-ya-ti*, pour **turati*, **tur-ya-ti;* rac., *tar*.

*Dîr-ya-ti*, pour **dûr-ya-ti;* rac. *dar*.

*Di-dharat*, pour **du-dhvarat;* rac., *dhar*.

*Pi-par-ti*, pour **pu-pvar-ti;* rac. *par*, remplir, et *par*, traverser.

*Phelatus* = *phailatus*, pour **phaulatus ;* rac. *phal*; cf, *phulla*.

*Bi-bhar-ti*, pour **bu-bhvar-ti ;* rac., *bhar*.

*Mri-ya-ti*, pour **mur-ya-ti;* rac. *mar*.

*Çîr-ya ti*, pour **çûr-ya-ti ;* rac. *çar*.

*Si-sar ti*, véd., pour **su-svar-ti;* rac., *sar*.

*Ti-sti-re*, pour **tu-stu-re ;* rac., *star*.

*Ji-har-ti*, pour **ju-hvar-ti;* rac., *har*.

3° Différents dérivés adjectifs et nominaux, comme :

*Kîra*, perroquet (le crieur), *kîri* et *kîr-ti*, louange ; cf. *kar*, célébrer, et *gur*, crier, d'où *gûrti*, louange.

*Ksîra*, lait (ce qui coule de la mamelle); auprès de *ksar*, couler.

*Gir*, parole; auprès de *gar* et *gur*, crier.

*Giri*, montagne pour **guri*, **gavari* ; cf. *var*, pour **ghvar*, **gvar*, envelopper, former un hémisphère.

[1] Le grec γίγνομαι (auprès de γέγονα), où l'ι du redoublement semble bien correspondre à un ε affaibli, peut laisser des doutes sur l'origine de l'*i* des redoublements du sanskrit, comme *ji-gharti*, etc.

L'*i* des présents védiques comme *tavî-ti*, *ravî-ti*, etc., ramène à des formes **tavû-ti*, **ravû-ti* où l'on peut voir le reste soit d'une caractéristique des verbes de la huitième classe, soit d'une finale thématique analogue à celle des thèmes grecs en ο.

*Cira*, ce qui s'avance, s'étend; cf. rac., *car*, aller, s'avancer d'où *cîrṇa*, et χρονός.

*Jîrâ*, vif, actif, auprès de *jar*, s'agiter, s'approcher.

*Tiras*, au delà; auprès de *tar*, *tur*, *tvar*, cf. aussi *tîr-tha*.

*Dhîra*, fort, auprès de *dhar*.

*Nîra*, eau, ce qui coule; auprès de *nar*, s'avancer, diriger.

*Lîlâ*, jeu; auprès de *lal*, *lul*, *lola*.

*Hira-ṇya*, or; auprès de *ghar*, briller.

En grec, la combinaison proethnique *âva*, *ava*, a donné en général et selon que l'affaiblissement a porté sur l'ensemble du groupe sur l'une ou l'autre, ou sur l'une et l'autre de ses parties.

| ᾱυ | | | | |
|---|---|---|---|---|
| ηυ, | αυ | ευ | ο | |
| ω | ου | | ῡ, | υ |
| ηι | αι | ει | ε | |
| | οι | . | ῑ, | ι |
| η | | | | |

A la forme forte *ur* = *âvar* ou *avar* des racines en *ar*, se rapportent plusieurs dérivés dont voici les principaux.

αἱρέω et ἄιρω; cf. sk. *ar*, dans le sens de prendre.

αὐλή, enceinte; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

αὐλός, tuyau, flûte, objet de forme circulaire; même rapprochement.

βολή, βολός; cf. sk. *cal* et *gal*, mouvoir, se mouvoir, tomber, etc.

βόυλομαι, vouloir; cf. sk. *var*, pour **gvar* dans le sens de choisir.

βιβρώσκω pour *βι βώρσκω, d'où βορά, βορός; cf. sk. *gar* et *gur*, dévorer.

γαῦρος, fier; cf. sk. *garva*, orgueil.

δείρω, ἔδειρα, écorcher, battre, d'où δορά, δόρυ, δόλος; cf. sk. *dar*, briser.

θολός, bourbe, trouble ; cf. lat. *turba*.

θόλος, voûte ; cf. sk. *dhvar*, courber.

(?) καιρός, occasion ; cf. sk. *kàla*, temps.

(?) καυλός, tige ; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

κείρω, ἔκειρα, couper ; cf. sk. *kar* et *çar*, même sens.

κορέννυμι, rassasier ; cf. sk. *gar*, *gur*, dévorer.

κόραξ, corbeau ; cf. sk. *kar*, célébrer, crier ou peut-être *gar*, *gur*, dévorer.

κόρος, orgueil ; cf. sk. *garva*, même sens.

κορώνη, corneille, et objet recourbé ; cf. sk. *kar*, crier et *var*, pour **gvar*.

κῦρος, puissance, assurance ; cf. sk. *kar*, faire.

κῶλον, membre (ce qui se plie), gros intestin ; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

μείρομαι, partager, d'où μοῖρα, μόρος, μῶλος, μῶλυς, μαῦρος ; cf. sk. *mar*, briser.

ξυρός, rasoir ; cf. sk. *çar*, couper, briser et *ksura*, objet tranchant.

ὅλος, entier ; cf. zend *haurva*, même sens, et lat. *solus*.

ὄλλυμι, détruire ; cf. sk. *ar*, dans le même sens.

ὄρνυμι, mettre en mouvement ; sk. *ar*, dans le même sens.

ὄρος, montagne ; cf. sk. *giri*, même sens.

ὅρος, limite ; οὖλος, frisé ; οὐρά, queue ; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

παῦρος, petit ; cf. sk. *var*, pour **gvar*[2].

πείρω, traverser, d'où ἔπειρα, πόρος ; cf. sk. *par*, même sens et *peru*, qui traverse.

πόλις, ville ; cf. sk. *pur*, même sens.

πόλος, pivot, axe ; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

πολύς, nombreux ; cf. sk *puru*, même sens.

[1] Il est extrêmement probable que les mots sanskrits *alpa* et *arbha*, petit, se rattachent à la même racine décapitée. Quant à l'évolution significative, elle est bien indiquée par les différentes acceptions de la rac. *kuc*, former le cercle, s'enrouler, se contracter.

πῦρ, feu ; cf. sk. *ghar*, briller.

(?) πυρός, blé, et πύρνος, pain ; cf. sk. *gar*, *gur*, *(gîrṇa)*, manger.

σείριος, brûlant ; cf. sk. *svar*, briller.

σκόλοψ, pieu ; σκῶλος, même sens ; cf. sk. *çar*, couper.

σκολίος, courbe ; cf. sk. *hvar*, se courber.

σκώρ, excrément ; cf. sk. *kar*, écarter, répandre.

σπείρω, semer, d'où σπόρος ; cf. *skar*, *kar*, écarter, répandre.

σταυρός, pieu ; cf. sk. *sthûla*, solide, et *sthûṇa*, pilier.

στορέννυμι, étendre ; cf. sk. *star*, même sens.

τείρω, user, tourmenter d'ou τόρος ; cf. sk. *dar*, couper, briser.

φαῦλος, chétif ; cf. παῦρος, petit.

φορός, faix, φώρ, voleur (celui qui emporte) ; cf. sk. *bhar*, porter.

χείρ, main ; cf. sk. *kara*, même sens.

χόλος, bile (chose verte) ; cf. sk. *ghar*, briller.

χορός, danse ; cf. sk. *car*, aller, se mouvoir.

χρόνος, temps ; cf. *cîrṇa*, prolongé.

χρυσός, or, pour *χυρσος ; cf. sk. *ghar*, briller.

χώρα, χῶρος, terre ; cf. sk. *khara*, dur, sec.

Aux exemples qui précèdent, il convient d'ajouter les parfaits actifs simples, qui présentent ο comme *ablaut*, tels que :

δεδορκα,
δέδρομα,
λέλογα,
νένομα,
ἔσπονδα,
ἔσπορα,
ἔστοργα,
τέτομα,
τέτροπα,
ἔφθορα, etc.

L'analogie des formes sanskrites correspondantes comme *ba-bhâra*, *da-dâra*, etc., nous indique un thème fort, très fort même, caractérisé en grec par l'ancienne diphthongue ο ;

tandis que le sanskrit en a éliminé l'élément labial pour ne garder que la voyelle simple allongée *â* [1].

Le même rapport se constate dans les dérivés adjectifs et nominaux (car le véritable correspondant de φορός est *bhâra*, ainsi que Schleicher l'a déjà remarqué), et dans les causatifs, comme φορέω, auprès de *bhârayâmi*.

J'ajouterai quelques exemples d'alternance de ι et υ en grec.

αἴγλη, éclat; auprès de αὐγή, même sens.

γρῖφος, primitivement, courbé, enveloppé; auprès de γρυπός, crochu.

δαί-μων, divinité; auprès de Ζεύς, Jupiter.

δαίω, brûler; auprès du futur δαύσω.

(?) δειλός, lâche; auprès de δοῦλος, esclave.

*δέιω, indiqué par ἔνδεια, ἐνδειής, etc.; auprès de δεύω, manquer.

θαιρός, gond; auprès de θύρα, porte.

*θειαομαι, d'où θεάομαι, voir; auprès de θαῦμα, spectacle.

ἰθύς, droit; auprès de εὐθύς, même sens.

καίω, brûler; auprès de tous les dérivés où la racine apparaît sous la forme καυ-.

κεινός, vide; auprès de χαῦνος, même sens.

κείρω, couper; auprès de κουρά, action de couper, tondre, et de ξυρός, rasoir.

κλαίω, pleurer, crier; auprès des dérivés où la racine apparaît sous la forme κλαυ-.

[1] Pas toujours cependant : les parfaits *ji-gâya* (rac. *gâ*, aller), *pîpâya* (de *pâ*, protéger) *mi-mâya* (de *mâ*, mugir) *uvâya* et *ûyus*, auprès de *vavâu*, *vavus* et *ûyus*, (de *vâ*, tisser), ainsi, qu'en général, les désinences en *âu* des 1^res^ et 3es personnes du sing. des parfaits actifs des racines terminées par *â*, prêtent fortement à croire que nous avons là des correspondants de l'o grec. Cf. aussi la formation des participes futurs en *ya*, des racines en *â*. Dans ces participes, la racine se présentant sous un état fort *(bhâvya)* on doit conclure de *deya*, par exemple = *dai-ya*, que *dai*, probablement pour *dau* (Cf. gr. δω-) est un état fort de *dâ*, donner. Ainsi s'expliquent les formes nombreuses en *e* (*ai*) des racines en *â*, et même celles des racines à finales consonantiques, comme *pede*, *mene*, etc.

L'*ablaut* du parfait gothique de la conjugaison forte présente un ensemble de faits qui correspondent généralement dans leur diversité soit aux procédés de sanskrit, soit à ceux du grec. La voyelle longue des parfaits simples sans redoublement du latin correspond à l'*â* du sanskrit; c'est un exemple remarquable de la coïncidence fréquente des phénomènes particuliers des deux langues.

κλείω, enfermer; auprès du lat. *clavis*, *claudere*.

κλείω, célébrer; auprès de κλύω, pour *κλευω.

κοῖλος, creux, concave; auprès de κυρ-τός, courbe.

κοινός, commun; auprès de ξυνός, pour *ξουνος.

λοιμός, peste; auprès de λύμη, fléau.

κρήνη, source; auprès de κρουνός, même sens.

ναίω, couler; auprès de ναύω, νεύσομαι, ἔνευσα, etc.

παῖς, enfant; auprès des variantes dialectiques ποῦς, παῦς.

(?) πείθω, croire, faire croire; auprès de πυνθάνομαι et πεύθομαι, apprendre.

πεῖνα et ποινή, peine, besoin, faim (non pour *πενια, à cause du lat. *pœna*); auprès de πόνος, pour *πουνος.

(?) πλεῖ-στος, très nombreux; auprès de πολύς.

πλειώ, naviguer; auprès du futur πλεύσομαι, etc.

πνείω, souffler; auprès de πνεύσω et des autres dérivés..

ποί, adverbe; auprès de πού.

ποιμήν, berger; auprès de πῶυ, troupeau.

ῥαίω, pour *κραιω, briser; auprès de la famille composée par θραύω, θλάω, κρούω, κλάω, χραύω, etc., mêmes acceptions.

ῥείω, d'où ῥοικός, couler; auprès de ῥεύσω et des autres dérivés analogues.

σείω, agiter; auprès de σεύω, même sens.

στείβω, fouler aux pieds, écraser; auprès de τύπτω, frapper, etc.

στεινός, étroit; auprès de τόνος, pour *τουνος, tension (sens primtif, amincissement).

ἵστημι, se tenir debout; auprès de στεῦται.

φαίνω, φαιδρός, φοῖνιξ, φοῖβος, briller, brillant, etc.; auprès de de φαῦσις, lumière.

φλοίω, sourdre, couler; auprès de φλύω, pour *φλουω, même sens.

χαίνω, bâiller; auprès de χαῦνος, vide.

χείω, verser, χεῖμα, pluie, etc.; auprès de ἔχευα, χεῦμα, etc.

ψάω, ψαίω, ψέω, ψίω, ψιλός, ψήχω [1], broyer, briser, gratter, etc.; auprès de ψώρα, gale, ψώχω, gratter, etc.

[1] Cf. aussi παίω frapper.

En latin, la série *au, ô, o, û, u* correspond également, comme vocalisme radical, aux phénomènes que nous avons remarqués en sanskrit.

Exemples :

(?)*Aurum;* cf. sk. *ghar*, briller.

*Bulla ;* cf. sk. *var*, pour **gvar.*

*Curvus, collis;* cf. sk. *var*, pour **gvar.*

**Culsus*[1], dans *perculsus; curro;* cf. sk. *ksar* = **skar*, couler, courir.

*Colo ;* cf. sk. *kar* et *kalp*, soigner.

*Color*, auprès de *calor ;* cf. sk. *ghar*, briller.

*Corvus ;* cf. sk. *kar*, crier.

*Cornu, corôna ;* cf. sk. *var*, pour **gvar.*

*Culter;* cf. sk. *çar*, couper, briser.

*Dolor, dûrus;* cf. sk. *dar*, déchirer.

*Forma, fors, fortis, fûr;* cf. sk. *dhar, bhar*, porter.

*Formus, fulvus, fulmen;* cf. sk. *ghar.*

*Fornix, forum ;* cf. sk. *dhvar*, courber, envelopper.

*Gula ;* cf. sk. *gvar*, dévorer.

*Mola, mollis, mors ;* cf. sk. *mar*, briser.

*Paulus ;* cf. gr. παῦρος.

*Pulsus*, de *pello ;* cf. sk. *car, par* et le gr. βάλλω, πάλλω.

*Polleo ;* cf. sk. *par, phal*, abonder, fructifier.

*Pûrus ;* cf. *ghar*, briller.

*Sôl ;* cf. sk. *svar*, briller.

*Solidus, sôlus ;* cf. gr. ὅλος.

**Tul, *tol*, d'où *tetuli;* cf. sk. *dhar*, porter.

*Turris ;* cf. sk. *dhvar*, courber, former le cercle.

*Vulsus* (de *vello*), *vulnus;* cf. sk. *kar* et *car*, couper, briser.

*Volo;* cf. βούλομαι.

*Voro;* cf. sk. *gar, gur*, dévorer.

*Volvo, volo ;* cf. sk. *var*, pour **gvar.*

[1] Le participe passé présentant en latin le radical fort, on ne saurait considérer ici l'*u* comme affaibli de *a*. Même observation pour *pello, pulsus*, dont le vocalisme est en remarquable concordance avec celui de βάλλω, βόλος.

*Ulna* (le bras considéré comme se pliant, formant le cercle), *urna* (objet cylindrique) ; cf. sk. *var*, pour **gvar*,

(?) *ūro;* cf. sk. *ghar*, briller [1].

La partie du tableau ralative aux voyelles simples et allongées requiert à peine dans ce court exposé un essai de démonstration générale.

Le sanskrit est le seul idiome de la famille où le premier degré d'affaiblissement de *a* n'ait pas été distingué par un signe graphique particulier, l'*e* des dialectes congénères. Il est extrêmement vraisemblable néanmoins que le *ṛ* n'a été à l'origine qu'une sorte d'abrévation pour l'articulation *ere* = primitif *ara*[2]*;* du moins l'analogie du zend (*are-ta*, *ere-ta*, etc.) et les règles du *saṃdhi* qui s'appliquent à cette voyelle suggèrent vivement cette hypothèse. Dans un grand nombre d'autres cas, l'*a* est passé à l'*e*, comme l'attestent les anciennes transcriptions européennes, sans que le système graphique porte la trace de cette altération[3].

Je viens de rappeler incidemment qu'en zend l'*e* s'indique comme un affaiblissement de l'*a*. En grec, le même phénomène se constate d'une manière indubitable, ne serait-ce que dans les redoublements comme κέκαδον, à côté de χάζω, etc. D'autre part, et en ce qui concerne le passage de ᾱ en η, une forme à

[1] Si l'on admet l'hypothèse que l'*u* sanskrit est toujours issu de *ava*, ou *au*, voici une série de rapprochements qui semble encore bien probante : *socer* auprès du k. *çuaçura* (*çvaçura*) ; *socius*, auprès de *suaj* = *sac ; sôl*, auprès de *suar ; soleo* et *solum*, auprès de *suadhâ* (cf. *sad* pour *svad*, et *sûd*) ; *somnum*, *sopor*, auprès de *suapna ; sonus*, auprès de *suan* ; *soror*, auprès de *suasar*, etc. De plus *suâvis*, auprès de *suâdu* montre bien la probabilité de l'existence d'un élément *u* dans les exemples latins précités ; mais, dans ce dernier, l'élimination proethniqne de l'initiale *a* du groupe *ava* s'est opposée à la formation de l'*o*. D'autre part, les racines sanskrites *saj* et *sac*, auprès de *svaj*, indiquent comment l'élimination, en atteignant l'*u*, n'a plus laissé que l'*a* en présence de l'*o* correspondant du latin.

[2] J'entends que *âra*, *ara* est à *ṛ* comme *âva*, *ava* est à *u* et *âya*, *aya* à *i*.

[3] L'absence de *e* en sanskrit est due surtout, à mon avis à ce que cette langue est la première de la famille qui ait été fixée par la littérature et la grammaire. Dans toutes les autres, le mouvement naturel de l'affaiblissement phonétique s'étant prolongé davantage, il est facile de s'y expliquer l'apparition de sons affaiblis que l'ancien sanskrit ignorait. En semblables questions, donc, le témoignage du sanskrit prévaut sur celui des langues congénères, isolées ou réunies.

radical faible comme ἵσταμεν, auprès de ἵστημι et de la racine sanskrite *sthâ*, est l'indice certain, semble-t il du moins, que ἵστημι est pour ἵσταμι, d'où ἵσταμεν aux formes faibles du pluriel (cf. δίδομεν, auprès de δίδωμι et τίθεμεν, auprès de τίθημι).

En latin, l'affaiblissement d'*a* en *e* est si connu et confirmé par tant d'exemples qu'il n'est nul besoin de s'y arrêter.

Signalons enfin, pour achever de démontrer la constance de la loi qui a déterminé ce changement dans les langues indo-européennes, l'*ä* allemand et l'*a* anglais ayant le son *e*, affaiblis l'un et l'autre de *a* pur, et l'*é* français, substitué si souvent à l'*a* latin : exemples, *père* auprès de *pater*, *cher* auprès de *carus*, *aimer* auprès d'*amare*, etc., ainsi que le changement de *a* en *e* qu'opère encore sous nos yeux l'accent parisien ou plutôt faubourien.

Je n'insisterai pas davantage sur le passage d'*e* et de *u* en *i*[1] pour lesquels on trouve des indications suffisamment démonstratives dans tous les traités de phonétique.

Je me bornerai, pour terminer ces rapides indications sur les principaux traits du vocalisme indo-européen, à examiner quelques points qui, en ce qui regarde le grec surtout, ont encore besoin d'explications.

α est le représentant authentique et identique de l'*a* primitif indo-européen, c'est-à-dire de la plus forte des voyelles simples. On comprendra pourtant que α soit la voyelle radicale de formations à radical faible ou semi-faible comme celles 1° du parfait composé : κέχαρκα, ἔφθαρκα, τέτακα ; 2° de l'aoriste simple passif : ἐχάρην, ἐπάρην ; 3° du participe passé : χαρτός, σπαρτός, τατός, etc., si l'on tient compte que cette voyelle est réellement faible, eu égard à la diphthongue ει (anciennement αυ, αι) du présent et de l'aoriste : χείρω, ἔχειρα ; πείρω, ἔπειρα ; τείνω, ἔτεινα, etc. [2]. La même expli-

[1] Le parallélisme si parfaitement exact de la déclinaison des thèmes en *u* et des thèmes en *i* du sanskrit paraît inexplicable si on ne leur suppose pas une origine commune.

[2] Ici se rattache la question, si grave au double point de vue du vocalisme et de la morphologie du grec, et même des langues aryennes en général, de savoir si l'ι de ces formes appartient au vocalisme radical ou bien est, comme on le croit

cation ne semble pas, il est vrai, rendre compte des aoristes simples comme ἔδαρκον, ἐπλάκην, ἔταμον, ἔτραπον, etc.; mais, à l'origine, la relation qui existait entre ces aoristes et les présents correspondants était la même que celle dont il vient d'être question si, comme il y a tout lieu de le croire, δέρκομαι, πλέκω,

généralement, le résultat de l'épenthèse d'un *j* suffixal vocalisé. Voici les principales raisons absolument décisives, à mon avis, qui m'ont fait adopter la première hypothèse:

1° Rien ne semble moins prouvé que l'existence à une période quelconque du développement de la langue grecque d'une spirante hypothétique *j*. Est-on bien sûr même que le suffixe sanskrit *ya* ne soit pas simplement l'équivalent phonétique ou la variante graphique de *ia* ou *iia*?

2° Il est extrêmement douteux qu'il faille voir un suffixe primitif *ja* ou *ia* dans les formes comme πλείω, ῥείω, σείω, etc., attendu qu'elles sont paralleles à des thèmes en ευ, dont ει a tout l'air d'être un affaiblissement, et qu'elles appartiennent à l'ancienne langue, tandis que les formations prétendues correspondantes du sanskrit sont en général relativement modernes.

3° Les formes comme κουρά, κουρεύς, ξυρός, auprès de κείρω; φαιδρός auprès de φαίνω; μειλι(τ)-, auprès de μείρομαι (qu'on ne saurait expliquer par une racine μελ(ε)δ, modifiée par l'assimilation et l'allongement compensateur, puisque le thème en question ne diffère de cette racine que par la diphthongue); le parfait sk. *jigâya*, et même le parfait latin *vêni*, auprès de βαίνω, etc., montrent indubitablement que l'état fort de la racine contenait une diphthongue, qui doit régulièrement apparaître au présent de ces verbes, si l'on cesse d'y voir un suffixe.

4° Les formes dialectiques comme κέῤῥω sont très probablement pour *κειρϝω, *κειρνυω, (cf. sk. *kṛṇo-ti*, de *kar*, couper, blesser, tuer; — κείρω : κέῤῥω :: *karati* : *kṛṇoti*), c'est-à-dire, qu'elles ont conservé la trace d'une conjugaison d'après le type très ancien et très général de la cinquième classe, puis, par *affaiblissement compensateur*, la diphthongue radicale s'est réduite à une voyelle simple. Le latin *venio* peut et doit très probablement s'expliquer de la même manière.

5° Il semble impossible d'admettre que καίνυμαι et ἀποκτείννυμι soient pour κανjυμαι. *ἀποκτενν*j*υμι, car le sanskrit ne nous présente rien de semblable. N'est-il pas permis d'en conclure que κτείνω et κτέννω ne sauraient être pour *κτενjω ?

6° κείρω, nous dit-on, est pour *κερjω et ἔκειρα pour *ἔκερσα; sans insister sur ce qu'il y a de physiologiquement paradoxal dans cette dernière explication, étant donnée surtout la place de l'accent, ne semble-t-il pas profondément illogique d'attribuer à la diphthongue de κείρω et de ἔκειρα une origine également secondaire, quoique due à des causes différentes, tandis qu'on tient pour primitives celles de λείπω et de ἔλειφα, de φεύγω et de πέφευγα?

7° En général, les verbes grecs où l'on suppose qu'a eu lieu l'épenthèse du *j* correspondent à des verbes sanskrits conjugués sur la cinquième ou la neuvième classe, et non pas sur la quatrième, comme on devrait s'y attendre.

8° L'analogie des adjectifs féminins comme μέλαινα, τέρεινα me paraît sans conséquence, attendu que la diphthongue a probablement en pareil cas une origine en rapport avec celle de ου et ᾶ dans λύουσα et πᾶσα, πᾶσαν, (cf. aussi παῖσαν, etc.)

9° Un indice grave qu'on a méconnu, la véritable nature du suffixe *ya*, résulte

τέμνω, τέρπω, etc., sont pour *δαιρχομαι, *πλαιχω, *ταιμνω, *ταιρπω [1]. L'adjonction d'un suffixe (χε, νε, πε) à des thèmes monosyllabiques a amené la disparition de ι, et l'affaiblissement de α en ε, comme le fait a eu lieu, en l'absence même de cette condition, pour δέρω = δείρω, *δαιρω. Les aoristes simples ont partout gardé l'α; maintenu qu'il était par l'analogie des cas particuliers où rien ne l'obligeait à se transformer. Du reste, il s'est affaibli parfois en ε, comme dans ἔτεμον auprès de ἔταμον [2].

Je me résumerai en répétant que l'objet principal de ce travail a été, abstraction faite de l'exposé des objections auxquelles prêtent les théories courantes, d'attirer l'attention des linguistes sur le dualisme primitif du vocalisme radical et sur la double loi, tout à la fois proethnique et ethnique, qui semble avoir présidé à ces transformations: *élimination* de l'élément faible de la diphthongue *âu* (racines sanskrites en *ur* auprès de celles en *ar*, chute du digamma ou plutôt de l'υ en grec) et *assimilation* de l'élément fort à l'élément faible (racines en *û*, *u*; *î*, *i*), avec *affaiblissement* coordonné ou distinct de chacun de ces éléments.

Une puissante raison de considérer *a priori* cette conception comme vraisemblable, c'est qu'elle suppose l'application d'une loi unique dans tout le domaine indo-européen en ce qui regarde l'évolution générale et particulière du phonétisme vocalique ; l'affaiblissement domine tout, et de toute part s'accomplit la translation de *âu* à *o*, de *a* à *e*, et de *u* et *e* à *i*.

Reste à voir dans quelle mesure les faits justifient la théorie.

de la manière très naturelle dont s'expliquent plusieurs formes difficiles du moment où l'on se place au point de vue de la transformation possible de *va (ua)* en *ya* (*ia*). Exemples : σκολιός, pour *σκολϜος, auprès du lat. *curvus* ; lat. *folium* pour **folvum* auprès du gr. φύλλον = *φυλϜον et du sk. *pallava ;* ἐτεός, pour *ἐτεϜος auprès du sk. *satya*, pour **satva ;* κενεός (κεινός, κεννός), pour *κεινεϜος *καυνεϜος (cf. χαῦνος), auprès du sk. *çûnya* pour **çûnva ;* κραζα et καρδία pour *καρζεϜα, *καρδεϜα, auprès du sk. *hṛdaya* pour **hṛdava* et de l'all. *herz*, etc.

[1] Cf. Les formes dialectiques τάμνω, τράπω, τράφω, etc.

[2] On peut admettre aussi que le ρ exerçait une influence conservatrice à son égard, ce que ne contredit pas l'exemple de φέρω, etc., qui, dans mon hypothèse, est pour * φειρω.

Ceux que j'ai réunis ici, et que j'aurais pu considérablement augmenter en ce qui concerne les radicaux, paraissent déjà bien concluants. On m'objectera, il est vrai, que mes preuves resteront insuffisantes tant que je n'aurai pas rendu compte des influences sous lesquelles s'exercent l'une et l'autre loi, et que je n'aurai pas fait intervenir les suffixes. J'en conviens ; mais, si l'on veut bien remarquer l'unanimité des langues indo-européennes à présenter l'*o* (ou l'*u*) comme finale des thèmes correspondants à ceux de la seconde déclinaison grecque, on pressentira que sur ce dernier point même les faits annoncent une réponse favorable [1]. Quoi qu'il en soit, à chaque jour suffit sa tâche, mais, si je réserve pour le moment cette partie de la question, l'heure ne tardera pas, je l'espère, où je pourrai la traiter à son tour.

[1] Je suis porté à considérer comme apparentés à cette voyelle l'ω, l'*u* et l'*o* des présents grecs et latins en ω, υμι, *o*, ainsi que l'*i* dit de liaison du sanskrit et du latin.

---

Je relisais les dernières épreuves de cette brochure quand m'est arrivé — les provinciaux sont tard servis — la quatrième partie des *Recherches morphologiques* de MM. Osthoff et Brugman. Je relève, en parcourant ce volume, des conclusions comme celles-ci : « *î* et *û* indo-européens sont issus de *ei*, *oi*, *ai*, *eu*, *ou*, *au*, anssi bien que de *ie*, *io*, *ia*, *ue*, *uo*, *ua*, devant des consonnes, dans les syllabes dépourvues de l'accent principal (*hauptton*), par suite de l'assimilation de l'élément *a* à l'élément vocalique qui l'accompagnait » (p. 282); — « *î* et *û* indo-européens sont restés longs quand la syllabe qui les contenait a gardé l'accent secondaire (*nebenton*); ces voyelles se sont affaiblies en *i* et *u* quand, par une circonstance quelconque, cette syllabe est devenue atone. » p. 283 — « nous démontrons que les diphthongues *ei*, *eu*, *ai*, *au*, *oi*, *ou* sont descendues à, *i*, *u* » (p. 348).

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'analogie de ces conclusions avec quelques-unes des miennes, ni sur l'appui qu'elles se prêtent entre elles par cela seul qu'elles découlent de recherches absolument indépendantes les unes des autres et dirigées d'ailleurs d'après des vues qui sont souvent diamétralement opposées.

FIN

---

LYON. — IMP. PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.





40e fascicule : Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais), par J. Gilliéron, accompagné d'une carte. 7 fr. 50
41e fascicule : Le Querolus, comédie latine anonyme, par L. Havet. 12 fr.
42e fascicule : L'Inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique avec trois appendices et un glossaire par H. Pognon, 2e partie. 6 fr.
43e fascicule : De Saturnio latinorum versu scripsit L. Havet. 15 fr.
44e fascicule : Etudes d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau, tome premier. 1re livraison. 10 fr.
45e fascicule : Histoire des institutions municipales de Senlis, par J. Flammermont. 8 fr.
46e fascicule : Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial, par Ch. Graux. 15 fr.
47e fascicule : Les monuments égyptiens de la bibliothèque nationale, par E. Ledrain. 2e et 3e livraisons. 25 fr.
48e fascicule : Etude sur le texte de la vie latine de Ste Geneviève de Paris, par Ch. Kohler. 6 fr.
49e fascicule. Deux versions hébraïques du Livre de Kalilâh et Dimnâh, par J. Derenbourg. 20 fr.
50e fascicule : Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1292 à 1378, par Alfred Leroux. 7 fr. 50.
51e fascicule : Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, par W. B. Berend. 1re partie. Stèles, bas-reliefs et fresques. Avec 10 pl. photogravées. 50 fr.
52e fascicule : Les lapidaires français du moyen âge des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, réunis, classés et publiés, accompagnés de préface, de tables et d'un glossaire par L. Pannier, avec une notice préliminaire par G. Paris. 10 fr.

---

COLLECTION PHILOLOGIQUE. Recueil de travaux originaires ou traduits, relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire. Format in-8°.
1er fascicule : La théorie de Darwin ; de l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme, par A. Schleicher. 2 fr.
2e fascicule : Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française, par A. Brachet. 2 fr. 50
3e fascicule : De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes, par H. Weil. Nouvelle édition. 4 fr.
4e fascicule : Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française, par A. Brachet. Supplément. 50 c.
5e fascicule : Les noms de famille, par E. Ritter. 3 fr. 50
6e fascicule : Etudes philologiques d'onomatologie normande, par H. Moisy. 8 fr.
7e fascicule : Essai sur la langue basque, par F. Ribary, professeur à l'Université de Pesth. Traduit du Hongrois par J. Vinson. 5 fr.
8e fascicule : De conjugatione latini verbi « Dare », a James Darmesteter. 1 fr. 50.
9e fascicule : De Floovante vetustiore gallico poemate, par A. Darmesteter. 5 fr.
10e fascicule : Histoire des participes français, par Amédée Mercier. 5 fr.
11e fascicule : Etude sur Denys d'Halicarnasse et le traité de la disposition des mots, par Emile Baudat. 3 fr.
12e fascicule : De neutrali genere quid factum sit in gallica lingua scripsit A Mercier. 2 fr.
13e fascicule : Du génitif latin et de la préposition DE. Etude de syntaxe historique sur la décomposition du latin et la formation du français, par P. Clairin. 7 fr. 50.

---

ALBANÈS (S. H.). La Vie de saint Benezet, fondateur du pont d'Avignon. Texte provençal du XIIIe siècle, accompagné des actes en latin, d'une introduction et de notes historiques, critiques et bibliographiques. In-8°. 3 fr.
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'). Etudes grammaticales sur les langues celtiques, 1re partie : Introduction, phonétique et dérivation bretonnes. In-8°. 8 fr.
BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE DU MOYEN AGE publiée sous la direction de MM. G. Paris et P. Meyer. Tomes I et II. Recueil de motets français des XIIe et XIIIe siècles, publiés d'après les manuscrits avec introduction, notes, variantes et glossaire, par G. Raynaud, suivis d'une étude sur la musique au siècle de Saint-Louis, par H. Lavoix fils. In-16, papier vergé, cartonné en toile. 20 fr.
Le même, broché. 18 fr.
BONNARD (J.). Le Participe passé en vieux français. In-8°. 3 fr.
BRACHET (A.). Dictionnaire des Doublets, ou doubles formes de la langue française. In-8°. 3 fr.
BRUNET (G.). La France littéraire au XVe siècle, ou Catalogue raisonné des ouvrages en tout genre imprimés en langue française jusqu'à l'an 1500. In-8° papier vergé. 15 fr.
CARMINA medii ævi maximam partem inedita edid. H. Hagen. In-8°. Au lieu de 5 fr. 50. 3 fr.
CHABANEAU (C.). Histoire et théorie de la conjugaison française. In-8°. Nouvelle édition corrigée et augmentée. 5 fr.
CLAIREFOND (A.-M.). Une nouvelle explication de l'A B C, étude physiologique sur les origines du langage. In-8°. 4 fr.
CLAIRIN (P.). Du génitif latin et de la préposition *De*. Étude de syntaxe historique sur la décomposition du latin et la formation du français. In-8°. 7 fr. 50.
CONSTANS. Marie de Compiègne, d'après l'Evangile aux femmes. Texte publié pour la première fois dans son intégrité d'après les quatre manuscrits connus des XIIIe, XIVe et XVe siècles. Gr. in-8°. 3 fr.

DARMESTETER (A.). De la Formation des mots composés en français. Gr. in-8°. Epuisé.
— De la Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent. Gr. in-8°. 10 fr.
— De Floovante vetustiore gallico poemate et de Merovingo cyclo scripsit et adjecit nunc primum edita Olavianam Floveuts Sagæ versionem et excerpta e parisiensi codice « il libro de Fioravante. » In-8°. 5 fr.
— Glosses et glossaires hébreux-français. Notes sur des manuscrits de Parme et de Turin. Gr. in-8°. 2 fr. 50
DARMESTETER (J.). De Conjugatione verbi « Dare ». In-8°. 1 fr. 50
DIEZ (F.). Grammaire des langues romanes, traduite sur la 3e édit. allemande refondue et augmentée. T. Ier traduit par A. Brachet et G. Paris. T. II et III traduits par A. Morel-Fatio et G. Paris. Gr. in-8°. 36 fr.
— Anciens glossaires romans corrigés et expliqués, traduit par A. Bauer. Gr. in-8°. 4 fr. 75
— Introduction à la grammaire des langues romanes, traduit par G. Paris. In-8°. 3 fr.
FLAMENCA (le roman de), publié d'après le manuscrit unique de Carcassonne, avec introduction, sommaire, notes et glossaire par P. Meyer. Gr. in-8°. 12 fr.
GILLIÉRON (J.). Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais). Gr. in-8 accompagné d'une carte. 7 fr. 50.
GODEFROY (F.). Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes Bibliothèques de la France et de l'Europe et dans les principales archives départementales, municipales, hospitalières ou privées, 10 vol. in-4°, imprimés en petit texte sur trois colonnes. Chaque volume se compose de 10 fascicules de 80 pages chacun. Les 18 premiers sont en vente. Prix du fascicule. 5 fr.
GRAMMAIRES PROVENÇALES de Hugues Faidit et de Raymond Vidal de Besaudun, XIIIe siècle, publiées par F. Guessard. Seconde édition. In-8°. 5 fr.
GRÉBAN (A.). Le Mystère de la Passion, publié d'après les manuscrits de Paris avec une introduction et un glossaire par G. Paris et G. Raynaud. Gr. in-8 à deux colonnes. 25 fr.
GRIMM (J.). De l'Origine du langage, traduit de l'allemand par F. de Wegmann. In-8° 2 fr.
HÉRICAULT (C. d'). Essai sur l'origine de l'épopée française et sur son histoire au moyen âge. In-8°. 3 fr.
HILLEBRAND (K.). Etudes historiques et littéraires. Tome Ier : Etudes italiennes. In-18 jésus. 4 fr.
JOLY (A.). La Fosse du Soucy. Etude philologique. In-8°. 75 c.
JORET (C.). Du C dans les langues romanes. Gr. in-8°. 12 fr.
— La Littérature allemande au XVIIIe siècle dans ses rapports avec la littérature française et avec la littérature anglaise. Gr. in-8°. 1 fr. 50
— Essai sur le patois normand du Bessin, suivi d'un dictionnaire étymologique. Gr. in-8°. 6 fr.
— La légende de Saint Alexis en Allemagne. Gr. in-8°. 2 fr. 50
MANIÈRE (la) de langage qui enseigne à parler et à écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIVe siècle et publiés d'après le manuscrit du Musée britannique Harl. 3988 par P. Meyer. Gr. in-8°. 3 fr.
MERCIER (A.). Histoire des participes français. In-8°. 5 fr.
— De neutrali genere quid factum sit in gallica lingua. In-8°. 2 fr.
MEYER (P.). Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France, conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne. Première partie : Londres (Musée britannique), Durham, Edimbourg, Glasgow, Oxford (Bodléienne). In-8°. 6 fr.
MOISY (H.). Etudes philologiques d'onomatologie normande. Noms de famille normands étudiés dans leurs rapports avec la vieille langue, et spécialement avec le dialecte normand ancien et moderne. In-8°. 8 fr.
PARIS (G.). Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. In-8°. 4 fr.
— Histoire poétique de Charlemagne. Gr. in-8°. (*Epuisé*). 25 fr.

---

REVUE CELTIQUE publiée avec le concours des principaux savants français et étrangers par M. Gaidoz. Chaque volume se compose de 4 livraisons d'environ 130 pages chacune. — Prix d'abonnement : Paris, 20 fr.; départements et pays d'Europe faisant partie de l'Union postale, 22 fr.; édition sur papier de Hollande : Paris, 40 fr. ; départements et pays faisant partie de l'Union postale, 44 fr.
Le cinquième volume est en cours de publication.
ROMANIA, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par MM. Paul Meyer et Gaston Paris. Chaque numéro se compose de 160 pages qui forment à la fin de l'année un vol. gr. in-8° de 640 pages. — Prix d'abonnement : Paris, 20 fr. ; départements et pays d'Europe faisant partie de l'Union postale, 22 fr. ; édition sur papier de Hollande : Paris, 40 fr. ; Départements et pays d'Europe faisant partie de l'Union postale, 44 fr.
La onzième année est en cours de publication.
Aucune livraison de ces deux recueils n'est vendue séparément.

---

Chartres — Imprimerie Durand frères.

